

Fred Labrousse

Le refuge  
de la Tolleranza

*Roman*



« A Sandy, Louis, Antoine,  
Mathis, Titouan, Tom et Lila. »

## Prologue

13h25, Pierre et Mathilde marchent déjà depuis 1h15, ils voient le panneau de signalisation, c'est un bout de bois indiquant la direction du refuge, à droite, planté là depuis 20 ans peut-être, celui-ci se trouve à 7km500. Une heure de marche, si vous vous trouvez en pays plat, mais là, c'est un sentier caillouteux et terreux, avec une pente moyenne de 7% et une altitude d'environ 1800 mètres. Impossible donc de connaître précisément l'heure d'arrivée à destination, si ce n'est cette indication, celle donnée par Annie et Guy, les propriétaires de ce lieu féérique. Ils estiment 4h30 de marche à compter du parking de Gravel, dernier lien avec la civilisation consumériste avant les grands espaces.

Après quelques péripéties futiles : un bouchon à l'entrée de l'autoroute, deux pauses toilettes pour Mathilde et une roue sous gonflée stressant Pierre toute la route, les voici en pleine nature, entourés de quelques arbustes ayant résisté à l'altitude et de fleurs poussant sur les roches. Les yeux de Mathilde, qui marche en éclaireur, semblent dévorer ce paysage,

attirés par les cimes majestueuses de force et de sensualité oculaires.

Pierre, soudainement, voulant saisir l'instant et voyant tous les éléments réunis, interpelle sa femme afin de l'immortaliser.

Sa main fouille dans la poche avant du sac de randonnée. Le voilà armé de l'objet de l'inertie en mains... Mr numérique prêt à faire feu !

Des millions de pixels fixent en un clic tout ce qui se trouve dans son champ d'action. Mathilde est au premier plan, de trois quart dos, en mouvement mais stoppée nette par l'objectif, son pied droit s'apprête à chercher l'appui d'un caillou, sa jambe encore aérienne est elle galbée par un pantalon de randonnée beige extensible, acheté quatre mois plus tôt dans un magasin spécialisé. Ces trois jours « montagne » initialement prévus en mars, avaient été repoussés sur les conseils des propriétaires du refuge, suite à un temps maussade sur la fin de saison hivernale, notamment de la neige compliquant la montée, donc des conditions pas vraiment optimales pour un séjour qu'ils souhaitent enchanteur. S'en suit le haut de son corps, vivifiant de son t-shirt couleur « pacifique » l'imposant relief aride d'un glacier la surplombant de deux têtes. En arrière plan, la végétation, colorée de vert d'herbes et de sapins est d'un magnifique contraste avec le gris et blanc de la roche marquant subitement la rudesse du climat. Puis quelques rochers et un parterre de saxifrages violets qui sont des petites fleurs d'altitude dont la floraison est à son firmament, le mois de juin, le 29 juin très précisément celle de la fête de Monsieur, mais surtout n'allez pas y voir une sorte de cadeau ou de profession de foi... Pierre étant le

prénom du premier des douze apôtres et le premier pape, non, contentons nous d'un pur hasard.

L'appareil ayant mémorisé la « cène », elle consentit à une pause plus conventionnelle et photogénique, la voici assise sur un rocher aux abords du sentier, dos à l'immensité et face au soleil, jambes serrées les mains posées sur les cuisses elle esquisse un sourire, la tête très légèrement penchée sur sa droite et... Clic la photo est en boîte. Mathilde a cette capacité involontaire de laisser place aux décors, en effet, son mètre soixante six et ses quarante neuf kilos ne pèsent pas bien lourd dans ce paysage. Ses cheveux châains clairs, mi-longs, semblent, suite à un coup d'air, s'envoler dans l'entre vallée, laissant l'expression de celle-ci à son visage mat, à ses yeux marrons au regard intense, à ses joues et menton dessinés avec finesse... Oui, une jolie femme de quarante six ans bientôt.

Après avoir usé une bonne dizaine de fois de l'index et de l'anatomie du décor, c'est au tour de Pierre d'être au devant de la scène.

Une mise au point... Et c'est un défilé de positions multiples qu'entame notre photographe, tout y passe, accroupie, surélevée, soucieuse de trouver l'angle parfait rappelant au passage et presque mécaniquement à sa moitié de rester sérieux, d'arrêter de grimacer... Si possible !

Autant le sérieux de Mathilde saute aux yeux sur les photos, autant, pour lui, la relation et l'intérêt pour son corps semble moins flagrant, il n'est pourtant pas si différent que ses congénères, juste normal, ni moche, ni beau, ni mince, ni gros... Le gars que l'on ne remarque pas...

Elle avait craqué pour lui, c'était en Avril 1991, lors d'un stage AFPS « attestation de formation aux premiers secours », il n'avait rien fait pour, du haut de son mètre soixante dix et ses soixante et un kilos « à l'époque », il était habillé en jeans et portait une chemise d'un autre temps, entre terre et mer, marron du col au sternum et bleue sur le bas, le tissu idéal pour faire les carreaux ! Elle s'était prise d'affection pour cet homme, plutôt timide, souriant et d'une maladresse touchante.

Rien ne présageait, à l'époque, la naissance d'un amour. Et pourtant, suite à un échange de coordonnées, ils apprirent à se connaître et décidèrent très rapidement de se mettre en ménage. Un enfant vit le jour en décembre 1992... Chloé, qui a, cette année, 19 ans.

Les photos souvenirs étant dans la boîte, nos deux compères reprennent le chemin pentu du sentier. Toujours à la quête de futurs points de vue et en direction du refuge, tous deux entament une discussion...

– Penses-tu avoir déjà vu un si beau paysage ?  
Demande Pierre.

– Je ne sais pas, c'est difficile à dire, répond-elle, mais rappelle toi cette petite plage trouvée par hasard dans le Pays Basque.

– Oui, c'est vrai, mais incomparable.

– Justement ta question n'a pas de sens, dit-elle, il est difficile de faire plus joli c'est vrai, mais comparer un paysage océanique à des montagnes, c'est impossible c'est comme comparer...

Pierre intervient...

– Ta mère à un éléphant ?

– Très drôle ! Ou la tienne à un chameau !  
Rétorque-t-elle.

– Oui enfin ça te plaît ma chérie ?

– Quoi ? Dit Mathilde d'un air amusé, que ta mère ressemble à un chameau ?

– Non le paysage ! Dit Pierre « en remuant la tête ».

– Infiniment plus que ta mère.

Pierre prend un air culpabilisant et dit...

– Et dire que ma mère t'apprécie, qu'elle n'a toujours dit que du bien de toi...

– Mais moi aussi je l'aime beaucoup !

– Et moi je t'aime. Rajoute-t-il.

– Moi aussi mon doudou.

Les voici désormais sur un flan de montagne, amorçant un virage serré sur la gauche, offrant un panorama à perte de vue et, en contre-bas, un petit lac avec une eau d'un bleu faisant concurrence, d'après Pierre, à n'importe quelle plage océanique. L'allusion a le mérite d'obtenir un large sourire de madame, compatissante pour l'effort du « reviens-y ».

Les yeux de Mathilde partent loin dans les eaux du lac.

Elle s'arrête et s'exclame...

– C'est incroyable ! Tout me revient ! Cet endroit y ressemble tellement !

– A quoi ? A qui ? Demande Pierre.

– Il y a tellement longtemps... J'avais quinze ans, c'était avec mes parents, nous étions partis en vacances, en été.

C'était rare car à l'époque mon père préférait se reposer et faire le jardin pendant ses cinq semaines de

congés annuels. Il avait, après cinq demandes infructueuses les années précédentes, obtenu par son comité d'entreprise, une location d'une semaine à la montagne.

Nous étions partis à l'aube, mon père, ma mère et moi. A l'époque, mes parents avaient une Renault 16 grise et on priait pour que celle-ci arrive à bon port, cinq cents kilomètres plus loin, car elle était chargée à bloc !

C'était récurrent chez Maman, dès que l'on partait plus d'une journée, c'était un véritable déménagement ! Cela avait le don d'énerver mon père à coup sûr !

Pierre l'interrompt tout en riant :

– J'imagine ! je vois la scène ta...

– Stop, dit Mathilde, si tu veux la suite, ferme là !

Peu habitué à ce langage direct, il comprend qu'il a tout intérêt à s'exécuter et se fondre dans la nature !

Un regard noir et elle reprend son récit :

– J'en étais où ? A oui, la route passée sans encombre, nous nous sommes installés dans un appartement de cette station pyrénéenne.

J'ai encore le souvenir de la première phrase qu'ils ont dit en sortant de la voiture : « c'est quand même pas mal la montagne ! »

Approchant la quarantaine, ils n'avaient jamais mis un pied en altitude !

Maman disait tout le temps qu'il y faisait trop froid. Elle a horreur du froid.

Les activités n'étaient pas nombreuses là-haut, pour mes parents c'était super car ils aimaient marcher mais pour moi, c'était le néant.

Heureusement, je me suis fait deux copines avec qui je riais un peu, mais il me tardait franchement de rentrer à Sarlat.

La veille du retour, mes parents m'ont priée, surtout mon père d'ailleurs, et crois moi, quand il te priait de faire quelque chose, ça sonnait comme un ordre. Paix à son âme... Je t'aime Papa !

Le regard de Mathilde cherche Pierre, elle reprend son souffle et son esprit.

– Bref, j'ai compris que j'allais devoir les accompagner pour la journée. Deux jours plus tôt, ils avaient rencontré des gens, qui leur avait conseillé d'aller voir un lac parait-il splendide qui se trouvait à une quinzaine de kilomètres.

Le temps était beau comme aujourd'hui, pas un nuage. Nous sommes partis en matinée. J'ai le souvenir d'une route sinueuse et qui montait, je ne peux pas tellement dire quel était le paysage car si mes souvenirs sont bons, j'étais occupée à montrer mon mécontentement, et quand je faisais la gueule je regardais mes chaussures !

– Ah déjà ?! Répond Pierre !

– Oui ! Rétorque t'elle. Et depuis j'ai rajouté les bras croisés !

Un sourire et elle se souvient...

– Nous sommes arrivés à un parking, une trentaine de voitures étaient stationnées là, il y avait une route partiellement goudronnée qui descendait et un panneau signalant la direction du lac. Cette route n'était pas autorisée aux voitures, une barrière comme on en voit aux péages en interdisait l'accès.

Nous avons donc pris le pique-nique et emprunté cet itinéraire. D'où nous étions, impossible de voir

l'eau, le bord de la chaussée étant entouré d'une forêt de sapins et d'arbustes. Au fur et à mesure que nous descendions, par endroit l'eau jaillissait de terre et filait sur la pente, empruntant un passage canadien, creusé dans la route afin de la traverser, puis elle se dessinait un chemin en contre-bas, en évitant les arbres. Eau plus fraîcheur ont fait naître en moi une envie pressante.

C'est incroyable le manque de courage que peut avoir le cerveau, lorsque l'information « vessie pleine » lui noie les idées. On passe de rien, à cette obsession. Lutter devient le mot d'ordre.

Nous apercevions le lac, et j'avais cette envie qui devenait de plus en plus forte. Je n'espérais qu'une chose, qu'il y ait des toilettes aux abords de l'étendue d'eau.

Nous y sommes arrivés, il y avait là une sorte de caravane ouverte qui vendait des sandwichs et des boissons, mais aucun lieu de soulagement pour moi. Nous nous sommes installés sur la berge, des pêcheurs entouraient le lieu.

J'ai repéré l'endroit car je savais qu'il me serait impossible d'attendre une heure de plus.

Pierre intervient...

– Oui j'imagine ! C'est vrai que nous, on ne se pose pas cette question, tant qu'il y a un arbre dans le coin tout va bien ! Mais vas-y, continue je t'ai coupée.

– Pendant que mes parents prenaient des photos et contemplaient l'endroit, moi je cherchais le plus discret.

Il y avait derrière nous, à une centaine de mètres, un petit cours d'eau et beaucoup d'arbres, c'était l'endroit le plus approprié.

J'ai demandé à ma mère de m'accompagner, elle m'a répondu qu'elle n'avait pas envie, mais qu'elle avait des mouchoirs, si besoin.

Papier en mains, je suis allée à l'écart, j'ai enjambé le cours d'eau et je l'ai longé car j'avais repéré un petit arbuste touffu qui me protégerait des regards.

J'ai regardé derrière, sur les cotés et me suis baissée. Le cours d'eau était devant moi. La difficulté consistait à baisser mon pantalon et ma culotte sans qu'ils touchent le sol, car celui-ci était terreux et humide, j'étais dos à la pente...

En un coup c'était fait, je pouvais enfin libérer cette vessie qui commençait sérieusement à me faire mal. Mais à cet instant précis, celui où tu te libères, où t'as presque fini mais pas tout-à-fait, où tu crois pouvoir passer à d'autres préoccupations... J'entends : « pardon excusez nous !!! »

En une fraction de seconde, surprise par une peur terrible, culotte baissée, j'ai saisi le haut de mon pantalon, celui-ci a raclé le sol avant de protéger mon intimité. Dans le même temps, ma jambe gauche a glissé, et je me suis retrouvée le pied dans l'eau glacée, elle me montait jusqu'au mollet ! Le temps de reprendre mes esprits et de jeter un coup d'œil rapide. C'était un couple d'une trentaine d'années qui s'éloignait. Je me suis relevée, abasourdie, la culotte remplie de terre, le pantalon sale et le pied détrempe !

Pendant dix minutes j'ai marché, je ne voulais pas revenir auprès de mes parents tout de suite ! J'avais l'impression d'avoir subi un viol. C'est étrange cette sensation !

A mon retour, j'ai prétexté une maladresse pour faire sécher ma chaussette. J'ai passé le reste de la

journée sans râler, les fesses pleines de terre. Puis les vacances se sont terminées et nous sommes rentrés...

Mathilde de retour au présent s'adresse à Pierre...

– C'est curieux d'avoir ressenti de la honte face à cette situation.

– Je comprends, mais je ne vois pas le point commun avec ce lieu, dit-il.

– C'est la vision de l'eau, répond Mathilde. J'imagine qu'elle doit être glacée, comme celle de ce ruisseau !

– Alors toi... Dit Pierre amusé. On se renseignera pour savoir s'il y a des toilettes et on y fera un tour dimanche après midi avant de repartir si tu veux, ok ?

Elle lui répond en souriant...

– Oui pourquoi pas ! L'endroit a l'air très sympa.

Les voilà tous deux continuant leur route, les paysages défilent, ils s'arrêtent de temps à autre pour contempler les lieux, ils commencent à se détendre, le soleil est au rendez vous. Pierre regarde l'heure et interpelle sa femme...

– On devrait peut-être appeler Chloé pour lui dire qu'on est bien arrivés ? Elle doit être en pause, il est seize heures trente, qu'en penses-tu ?

– Oui tu as raison, c'est moi qui ai le portable dans ma poche.

Mathilde sort le téléphone et compose le numéro.

Première sonnerie...

– Tu me la passeras hein... Dit Pierre.

Deuxième sonnerie...

– Tu me la passeras...

– Oui, je te la passerai ohhh !

Chloé répond...

– Bonjour chérie, c'est maman, c'était pour te dire que l'on était bien arrivé...

– Oui nous avons fait bonne route, ton père a râlé, tu le connais...

– Quoi ?...

– La compta de monsieur Sardin ? Je crois que je l'ai mise dans le gros classeur bleu, regarde...

– Qu'est-ce qu'elle dit ? Demande Pierre.

– Rien... T'as trouvé ?

– Parfait ma chérie, vérifie mais je pense avoir terminé son deuxième trimestre...

– Oui d'accord ! A part ça tu ne vas pas t'ennuyer ce week-end ? Tu sais que tu peux nous joindre si tu as un souci...

– Ah bon avec qui ?

– Tu lui passeras le bonjour...

– Qu'est-ce qu'elle dit ? Demande Pierre. Passe la moi !

– Attends, répond Mathilde, j'entend rien !...

– Non c'est pas à toi que je parle ma chérie, c'est à ton père, je t'écoute...

– Oui mais fais attention à toi et dors un peu, embrasse Corinne et Marie pour moi...

– Non lui, évite !

– Qui lui ? Demande Pierre.

– Mon collègue rhooh...

– Bon je t'embrasse, je te passe ton père il s'impatiente...

– Oui, moi aussi, gros bisous chérie.

– Tiens, ta fille !

Pierre prend à son tour le téléphone.

– Allô ma princesse, comment vas-tu ? On ne te manque pas trop ?...

– Oui je sais que tu vas survivre, comme disait maman tu peux nous rejoindre quand tu veux...

– Oui on va profiter, mais fais attention à toi...

– Je sais que tu as 19 ans, mais avec tout ce qu'on voit...

– Oui, et bien moi je le vois tous les jours à la télé...

– Je m'inquiète pas mais fais attention...

– Ok ma princesse, tu disais quoi à maman ? Tu fais quoi ce week-end ?...

– Si tu lui as dit quelque chose, non ?...

– Ouais tu sais pas encore, ou tu veux pas me le dire...

– Non je te prends pas la tête, mais...

– Oui moi aussi je t'embrasse, et fais attention !...

– Bien sûr, nous, il ne peut pas nous arriver grand chose...

– Bises, oui princesse, bisous.

Pierre si tôt le portable raccroché interpelle Mathilde.

– C'est quoi cette histoire de sortie ce week-end ? Pourquoi ne veut-elle pas me dire ce qu'elle a prévu ? Je la prive pourtant de rien ! Et ton collègue, j'ai pas tout saisi ?

Mathilde répond avec agacement.

– Mais c'est rien, tu le connais, je t'en parle souvent en plus. C'est Lionel, celui qui, dès qu'un jupon passe est dans tous ses états !

– Ah oui je vois, quel âge a-t-il déjà ? Répond Pierre.

– Je ne sais plus... Cinquante six ans je crois.

– Un vieux en plus... C'est le grand, là ? Celui qui a la tête en forme de suppositoire ?

– Pas sur le physique, c'est moche ça ! Rétorque-t-elle !

– J'espère au moins qu'il ne tourne pas autour des tiens !

– Pierre, dit-elle, m'as-tu déjà vue avec un jupon ?

– Non, mais tu vois ce que je veux dire, jupon, collant, bas, peu importe !

– Il n'est pas insensible à mes jambes, mais il a compris depuis longtemps que tout ce qu'il peut attendre de moi, c'est un coup de pied aux fesses !

– Très bien ma chérie, et pour le week-end ?

– Quel week-end ? Demande Mathilde agacée.

– Celui de Chloé...

– Ah, je pense qu'elle t'en a parlé non ?

– Non, mais je suis sûr qu'il y a un homme derrière ça, dit Pierre avec un air soupçonneux.

– Arrête un peux, ta fille a dix neuf ans, même s'il y avait un homme dans sa vie, ce serait normal non ?

– Ah, tu vois si tu dis ça, c'est qu'elle t'a dit quelque chose !

– Oui c'est vrai, avoue Mathilde.

– Je le savais, je connais ma fille quand même, affirme Pierre fièrement. Il s'appelle comment ? Tu l'as déjà vu ?

Mathilde lui répond fièrement...

– Oui elle s'appelle Léa, elle est aussi notre voisine et elle a proposé à Chloé de sortir en boîte de nuit

demain, si elle ne t'a rien dit c'est simplement pour éviter ta liste de recommandations. Donc à moins que tu ne craignes désormais que ta fille soit homosexuelle, je pense que le sujet est clos !

– Bon... Dit pierre avec un air de « ch'passe à autre chose », il est 16h45 et on voit toujours pas ce fichu refuge ! On a pourtant pas perdu de temps en chemin !

– Reste calme, on nous a dit quatre heures trente, répond Mathilde. Il doit rester une petite heure de marche, c'est tout. Et puis franchement, on est bien ici. Tiens, regarde, un aigle !

Pierre lui répond d'un air amusé et fier...

– Ma chérie, c'est un faucon pèlerin, c'est facilement identifiable par la forme de ses ailes en faucille.

– Comment tu sais un truc pareil toi ? Répond Mathilde perplexe.

J'ai vu un reportage là-dessus il y a quelques temps, à trois heures du matin, j'arrivais pas à dormir ! Il disait que c'était un prédateur redoutable, il se nourrit de pigeons, près de trois cents par couple et par an !

– Oui et bien, à part nous, des pigeons j'en vois pas d'autres donc si ça ne te dérange pas mon chéri, on avance !

– « Ka-yak, ka-yak », Pierre imite le cri et les ailes déployées du faucon en suivant Mathilde qui presse le pas !

Mathilde a une peur bleue de tout ce qui a un bec. Cela lui vient de son enfance, ses grands parents habitaient en campagne et avaient toutes sortes d'animaux. Petite, elle allait à l'intérieur du volailler

où cohabitaient poules, dindons, lapins et canards afin d'accompagner sa grand mère pour leur donner à manger. Ceux qu'elle préférait, c'était les lapins, mais pour se rendre aux clapiers, elle pressait déjà le pas car les poules lui picoraient les mollets et elle avait horreur de ça.

Les années passant, la peur a pris le dessus et elle n'a jamais plus remis les pieds à l'intérieur. C'est pourquoi aujourd'hui la simple vue d'un bec la met en stress !

L'oiseau étant passé, ils reprennent calmement le chemin les menant à destination.

Le temps se rafraîchit quelque peu mais bientôt, au loin, ils aperçoivent enfin le refuge.

A vue d'œil, il est encore à un bon kilomètre.

– Il a l'air magnifique s'exclame Pierre.

– C'est curieux dit Mathilde, tu as vu comme le toit est pointu ?

– Oui, c'est pour la neige, il doit y en avoir énormément ici en période hivernale. Et qu'est-ce qu'il doit y faire froid !

– C'est sûr, en plus il n'y a rien ici, pas une maison, pas un magasin, franchement je ne sais pas comment ils font ! Il faut vraiment aimer la solitude !

– Tu crois qu'ils font les soldes ? Demande Pierre en riant.

– T'es bien bête ! Répond-elle en haussant les épaules, je pense que c'est le cadet de leurs soucis !

– Je suis sûr qu'ils ont des têtes atypiques, j'imagine Guy avec la barbe, une pipe à la bouche et sa femme avec le tablier de cuisinière et les sabots ! Dit Pierre un peu moqueur.